



AUX JEUNES

RONDEAU.

Vers l'Idéal, laissons voguer notre âme !
Le rêve doux, en son charme vainqueur,
Est dans la vie un précieux diadème,
Contre les maux que rème la rancœur.

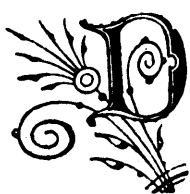
Bannissons donc chaque désir infâme,
Qui nous retient en ce monde sans cœur.
Vers l'Idéal laissons voguer notre âme :
Le rêve doux est un charme vainqueur !

Ah ! le Rêlé n'a rien qui nous enflamme !
Après avoir éprouvé sa rigueur,
N'ayons pour lui qu'un sourire moqueur.
Quand il voudra sur nous jeter le blâme,

Vers l'Idéal, laissons voguer notre âme !

L. J. Massicotte

MME DE STAEL ET NAPOLEON IER



DEPUIS quelque temps, le souvenir du grand homme semble se réveiller dans les esprits avec une recrudescence d'intérêt ; les moindres particularités de sa merveilleuse carrière, les plus petits détails de sa vie intime forment la matière de

gros volumes, dont plusieurs ont même paru dans le cours de l'année dernière. Dans ce genre, je lisais tout dernièrement un travail fort élaboré sur Mme de Staël et les lettres de celle-ci avec Napoléon Ier.

Comme, du reste, tous les panégyristes de Mme de Staël, l'auteur tresse sur la couronne de gloire de l'écrivain la couronne encore plus belle du martyr.

Persécuter une femme inoffensive simplement éprise de littérature, coupable du seul crime d'exprimer des opinions désagréables au gouvernement, serait un acte suffisant pour ternir la gloire d'un souverain, et l'auteur de l'article dont je parlais tout à l'heure ne craint pas d'affirmer qu'en ce sens Napoléon fut le persécuté de Mme de Staël. C'est du reste la légende la plus accréditée un peu partout.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette légende ? C'est ce que nous allons étudier en commun, nous appuyant sur des documents authentiques, la plupart empruntés aux mémoires des ennemis les plus acharnés de Napoléon.

On ne sait peut-être pas, généralement, que Napoléon n'est pas le premier chef de gouvernement qui ait pris des mesures de rigueur contre Mme de Staël. Sous la Convention, "le comité de salut public invita M. de Staël, ambassadeur de Suède, à éloigner sa femme de Paris. Devant la résistance du diplomate, la mesure fut rapportée. (1)

En 1795, le Directoire la faisait surveiller à Coppel et donnait l'ordre de l'arrêter si elle essayait de rentrer en France, ce dont elle se donna bien garde.

Mme de Staël s'attirait-elle ces disgrâces par son ardeur à soutenir la cause royaliste ? Il est permis d'en douter après le jugement porté sur elle par l'agent royaliste, Mallet du Pan, dans sa correspondance, t. I, p. 76 : "Mme de Staël, dit-il, prodigue dans les fêtes son impudeur et son immoralité."

Avant et pendant l'empire, Mme de Staël visait "à gouverner l'état de son salon," suivant l'expression d'Albert Sorel. C'est ainsi que, pressentant l'avenir de Bonaparte dès ses premiers succès en Italie, elle cherche à s'emparer du jeune

général par la comédie de la passion poussée jusqu'à la ridicule." Mme de Staël, dit Bailleul (1), lui adressa, lorsqu'il était en Italie, des lettres remplies d'enthousiasme où elle disait, presque en propres termes, que la veuve de Beauharnais était loin d'avoir les qualités qui pussent répondre à un génie aussi sublime que celui de Napoléon.

Bourrienne, que l'on ne pourra taxer de partialité envers Napoléon, corrobore ce témoignage : "Je me rappelle, dit-il (2), que, dans une de ses lettres, Mme de Staël lui disait, entre autres choses, qu'ils avaient été créés l'un pour l'autre ; que c'était par suite d'une erreur des institutions humaines que la douce et tranquille Joséphine avait été unie à son sort, que la nature semblait avoir destiné une âme de feu comme la sienne à l'adoration d'un homme tel que lui. Toutes ces extravagances dégoûtaient Napoléon à un point que je ne saurais dire..."

En dépit du silence du jeune général, Mme de Staël continue ses louanges jusqu'à son retour à Paris, et ayant appris qu'il devait se rendre chez M. de Talleyrand, elle fait des efforts surhumains pour être présentée au héros du jour. "A dix heures du matin, elle était dans mon salon. On annonça le jeune général, j'allai au-devant de lui. En traversant le salon, je lui nommai Mme de Staël, à laquelle il fit peu d'attention..." (3)

Un tel accueil était moins qu'encourageant pour une femme aspirant à jouer le rôle d'une Maintenon, et qui sait ? peut-être même follement éprise d'une telle gloire dans un si jeune conquérant. Quoiqu'il en soit, ce manque d'égards ne la troubla point et elle guetta l'occasion—occasion qui lui fut offerte à la fête du ministre des relations extérieures—de prendre sa revanche.

Laissons la parole à Arnault qui nous donne tous les détails de cette seconde entrevue : (4)

"—On ne peut aborder votre général, me dit-elle, il faut que vous me présentiez à lui.

"Elle accabla Napoléon de compliments ; lui, laissait tomber la conversation ; elle, désappointée, cherchait tous les sujets possibles.

"—Général, quelle est la femme que vous aimez le plus ?

"—La mienne.

"—C'est tout simple, mais quelle est celle que vous estimez le plus ?

"—Celle qui sait le mieux s'occuper de son ménage.

"—Je le conçois encore. Mais enfin quelle serait pour vous la première des femmes ?

"—Celle qui fait le plus d'enfants, Madame."

Une telle rebuffade va-t-elle enfin décourager Mme de Staël ? Ce serait se méprendre étrangement sur le caractère et la persévérance d'une femme éprise et intrigante poursuivant un but que de le croire un seul instant. C'est dans le sein de Lucien Bonaparte qu'elle ira déverser le trop plein de son dépit et qu'elle cherchera à connaître le sentiment de Napoléon à son endroit : "Je deviens bête devant votre frère à force de vouloir lui plaire, dit-elle presque en pleurant. Je ne sais plus, et je veux lui parler, je cherche, modifie mes tours de phrase ; je veux le forcer à s'occuper de moi, enfin je me trouve et deviens, en effet, bête comme une oie." (5)

Voyons maintenant comment Napoléon répondait à ces avances : "Je la connais fort bien, écrivait-il à son frère qui lui faisait part des confidences de cette Hélène d'un nouveau genre... elle a déclaré à quelqu'un qui me l'a répété que, puisque je ne voulais pas l'aimer, ni qu'elle m'aimât, il fallait bien qu'elle me haït, parce qu'elle ne pouvait pas rester indifférente pour moi. Quelle virago." (6)

On se demandera peut-être quelle était la cause de cet éloignement de Napoléon pour Mme de Staël ? Indubitablement c'était sa mauvaise réputation. En effet, tous les historiens du grand homme s'accordent à reconnaître sa réputation en quelque sorte instinctive pour ces femmes qui bravent l'opinion publique. C'est ainsi qu'il écrivait

(1) J. C. Bailleul, *Études sur Napoléon*, t. II, p. 55.

(2) Bourrienne *Mémoires*, t. VII, p. 217.

(3) Talleyrand, *Mémoires*, t. I, p. 249.

(4) Arnault, *Mémoires d'un sexagénaire*, t. IV, p. 27—Duc de Rovigo, *Mémoires*, t. I, p. 28.

(5) Imb, *Mémoires de Lucien*, t. II, p. 235.

(6) Id. p. 237.

à son frère Joseph en 1800 : "M. de Staël est dans la plus profonde misère, et sa femme donne des diners et des bals. Si tu continues à la voir, ne serait-il pas bien que tu engagasses cette femme à faire à son mari un traitement de 1,000 à 2,000 francs par mois ? En serions-nous déjà arrivés au temps où l'on peut, sans que les honnêtes gens le trouvent mauvais, fouler aux pieds non-seulement les mœurs, mais encore les devoirs sacrés qui réunissent les enfants aux pères ? Que l'on juge des mœurs de Mme de Staël comme si elle était un homme,—mais un homme qui hériterait de la fortune de M. de Necker, qui aurait longtemps joui des prérogatives attachées à un nom distingué, et qui laisserait sa femme dans la misère lorsqu'il vivrait dans l'abondance, serait-il un homme avec lequel on pourrait faire société." (1)

C'est à cette époque que l'amour, vrai ou faux, de Mme de Staël, se change en une bonne haine voisine du délire. Cette haine chez cette femme qui, poussant les sentiments à l'extrême, lui fait oublier jusqu'à l'amour de sa patrie, puisqu'elle écrit dans ses *Dix années d'exil*, p. 21 : "Pendant l'expédition de Marengo, je souhaitais que Bonaparte fat batta."

Et c'est d'un écrivain nourrissant de tels sentiments que l'on veut nous forcer d'accepter un jugement impartial sur Napoléon !

"L'empereur devait se venger du dépit de cette femme par un silence dédaigneux ; en l'exilant, il a rapetissé sa gloire," tel est le langage des panégyristes les plus modérés de Mme de Staël.

Il est présumable que telle aurait été la conduite de Bonaparte si celle-ci se fut contentée de nourrir en son âme ces vœux impies contre sa propre patrie ; mais Mme de Staël—elle nous l'apprend elle-même dans l'ouvrage précité—entame la lutte avec le premier consul en se mettant à la tête des mécontents et en faisant de son salon le foyer de tous les complots. Bonaparte sévit alors, mais avec une mansuétude bien loin des rigueurs qu'on lui a reprochées. "Il lui notifia de s'éloigner de quarante lieues de Paris, à Dijon, si cela lui était agréable, lui faisant même dire qu'il dépendait de sa sagesse, à elle, de voir cette mesure promptement rapportée."

Ce dernier témoignage ne peut nous être suspect, puisqu'il nous vient de Mme Récamier, la grande amie de Mme de Staël. (2)

Celle-ci n'en fat pas plus sage ; elle brava la défense du Premier Consul, revint à Paris continuer ses intrigues.

"Cette femme, écrit Napoléon à Cambacérès, en mars 1807, continue son métier d'intrigante. Elle s'est rapprochée de Paris malgré mes ordres. C'est une véritable peste. Mon intention est que vous en parliez au ministre, car je me verrai forcé de la faire enlever par la gendarmerie."

Et quelques jours après, 18 avril et 3 mai, il écrit à Fouché :

"Je vois avec plaisir que je n'entends plus parler de Mme de Staël. Quand je m'en occupe, c'est que j'ai des faits devant moi. Cette femme est un vrai corbeau ; elle croyait déjà la tempête arrivée et se repaissait d'intrigues et de folies. Qu'elle aille dans son Léman. Les Gênois ne nous ont-ils donc pas fait assez de mal ?..."

"J'espère enfin que vous n'avez plus la faiblesse de remettre sans cesse en scène Mme de Staël. Puisque j'entends qu'elle ne doit plus sortir du Léman (département français), c'est une affaire finie. Je la laisse d'ailleurs maîtresse d'aller à l'étranger, et elle est fort maîtresse d'y faire autant de libelle qu'il lui plaira..."

Trois jours après, il écrit encore à Fouché :

"Mme de Staël était les 24, 25, 26, 27, 28 et probablement est encore à Paris... Je ne crois pas qu'elle soit à Paris sans votre permission... Il est bien ridicule qu'on me fasse renouveler un acte aussi simple. Si l'on n'avait pas rempli d'illusions la tête de Mme de Staël, tout ce tripotage n'aurait pas eu lieu... C'est accroître les malheurs de cette femme et l'exposer à des scènes désagréables."

Et plus loin :

"Cette folle de Mme de Staël m'a écrit une lettre de six pages, qui est un baragouin où j'ai

(1) *Mémoires du roi Joseph*, t. I, p. 190.

(2) Mme Récamier, *Les amis de ma jeunesse*, p. 17.

(1). Albert Sorel, *Mme de Staël*, p. 62.